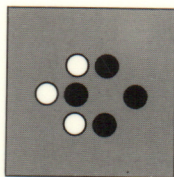


Jacques Géraud

L'Empereur

roman



P.O.L

Extrait de la publication

L'Empereur

Jacques Géraud

L'Empereur

roman

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1985
ISBN : 2-86744-031-9

LIVRE I

LE BALCON

I

Avant la langueur de Sa Majesté, il y eut le marasme de Son singe : le poil de la bête tombait, elle ne jouait plus, elle ne grimpait plus au rideau du Premier Salon. Sa Majesté donna bientôt des signes où l'on voulut voir les effets du Singe. Par exemple, Elle semblait avoir oublié jusqu'à l'existence de Son bilboquet, serré dans le placard. Non qu'Elle en eût jamais usé pour de bon, dans un effort que, certainement, la Maison n'aurait pu permettre ; mais enfin, avant Sa langueur, Elle avait l'air de Se plaire au Bilboquet, qu'Elle gardait des heures dans Ses mains, la grosse boule dans la main gauche, le pied dans la main droite, et sur Sa redingote il y avait la ficelle (à vrai dire, la doctrine de la Maison n'a jamais été bien claire sur ce point du bilboquet de l'Empereur : tantôt un Serviteur apporte le Bilboquet sans que Sa Majesté en ait en rien montré le désir, pas même en regardant vers le placard, et Elle S'en trouve forcée au Bilboquet ; tantôt, comme pris d'un remords, ou d'un doute, on laisse le Bilboquet sur l'étagère ; et ce n'est pas tout :

qu'il y ait le Bilboquet, et l'on aura toujours un Serviteur pour jeter dessus un œil surpris, un autre qui toussote, un troisième prêt à tourner la poignée du placard, comme si la reprise pouvait se faire à tout moment : même indifférente à ces mimiques, Sa Majesté pourra y pressentir la précarité du Bilboquet ; quand le Bilboquet est dans le placard, on a le même jeu de la Maison, chargé d'un sens contraire : la poignée qu'on tourne, les toussotements, les regards surpris sur les mains vides de l'Empereur, autant d'appels au Bilboquet, ou du moins de rappels que le Bilboquet n'est que suspendu). Depuis la langueur de Sa Majesté, il n'y avait plus lieu d'assurer les mimiques. Le Bilboquet était loin. Et pourtant, dès le marasme du Singe, la Maison aurait pu se consacrer presque entièrement au bilboquet de l'Empereur, alors que le Singe l'occupait au moins autant à l'époque où il se portait bien. Le Singe avait été l'ornement et le divertissement des Appartements Privés, qui sont à peu près vides : au milieu du Premier Salon, exacte clôture de Sa Majesté, il y a la Chaise ; de part et d'autre de la Chaise, alignés contre les murs, les tabourets de la Maison ; et, dans un coin, le placard. Tous les efforts du Singe ne tendaient qu'à escalader le Rideau, le grand et lourd rideau rouge qui ferme le Premier Salon, et le maintient dans une obscurité à peine atténuée par les quatre petits lumignons accrochés aux angles. Le Singe grimpeait sans arrêt au Rideau, avec de petits cris, qui déchirent le silence des Appartements Privés. Considérant qu'il ne constitue pas un réel désordre, la Maison tolère l'effort du Singe, dont le spectacle, à ce qu'il semble, intéresse l'Empereur. On a souvent vu Sa Majesté suivre l'entreprise du Singe, et sa progression jusqu'à mi-hauteur du Rideau, et puis Sa tête retombe et rien de ce que fait le Singe ne la Lui fera lever pendant peut-être une heure (environ, rien ne mesurant le cours des heures dans

les Appartements Privés). Trop d'attention trop longtemps prêté au Singe n'aurait donné que du souci à la Maison, à cause de son habitude, parvenu en haut du Rideau, de vouloir en écarter les deux pans qui, heureusement, se chevauchent. La Maison craint ce moment. D'une seconde à l'autre le jour pourrait entrer dans les Appartements Privés, et, qui sait ? aller jusqu'à la Chaise, par la faute du Singe ! De leurs tabourets, tous les Serviteurs l'épient, surtout quand on le voit qui, de bond en bond (quelquefois il s'arrête, fixe la Maison, fait un petit cri, repart) approche de la tringle, au beau milieu du sommet du Rideau. Des Serviteurs ont un geste machinal pour vérifier l'ajustement de leur livrée, comme si c'était une garantie pour la fermeture du Rideau menacé par le Singe. Voici qu'il a pris les deux pans dans ses mains, on dirait qu'il veut les secouer (encore heureux que le Rideau soit très lourd, et très petit le Singe). Mais que fait donc le doyen ? Il appartient en effet au doyen de la Maison (à peine plus âgé que les autres Serviteurs, c'est encore un jeune homme) de neutraliser le Singe. Bien entendu, le doyen attend toujours jusqu'au dernier moment, effrayant la Maison, qui ouvre de grands yeux, avant de se résoudre à tirer un bon coup sur la ficelle reliant son poignet à la bête. Le singe de l'Empereur tombe sur le plancher du Premier Salon. La Maison respire. Non seulement le Singe a échoué, mais Sa Majesté n'a dû rien voir de sa tentative pour écarter les deux pans du Rideau, ou du moins les secouer. Et comment aurait-Elle vu ? On sait bien que Ses yeux vont à peine jusqu'à mi-hauteur, à plusieurs mètres au dessous du plafond, et par conséquent l'instant crucial Lui échappe (deux hypothèses ont cours à ce propos : ou bien Sa Majesté n'a pas, tant s'en faut, la persévérance requise ; ou bien Ses vertèbres cervicales, bien ankylosées, ne Lui permettent pas de lever assez la tête —

effort où le dossier de la Chaise, très haut, très droit, serait un obstacle de plus : ne faudrait-il pas que Sa Majesté, par on ne sait quel exploit de toutes Ses vertèbres ensemble, cervicales, dorsales, lombaires, sacrées, Se cambre ?).

Après un assez long marasme (il était au pied de la Chaise, il ne criait même pas) le singe de l'Empereur mourut. Sa Majesté languissait. La saison des mouches arriva. Compte tenu de l'exacte clôture, il ne devrait pas y avoir de mouches dans les Appartements Privés. Il y en a. Oh ! il n'y en a pas beaucoup, quelquefois même il faut se contenter d'une mouche pendant des jours. L'entrée de la première mouche dans le Premier Salon est presque un événement. Vite, on va chercher dans le placard la tapette à mouches. C'est une habitude de mettre d'abord la tapette entre les mains de Sa Majesté qui, en général, serre de Son mieux Ses doigts sur le manche. Peut-être Elle soulèvera la tapette, et pour un peu Elle réussirait à l'abaisser sur la première mouche dans un moment où elle est posée sur le devant de Sa vieille redingote. Mais Son geste n'est pas vif, et la première mouche se sauve, à la satisfaction d'une Maison qui ne souhaite pas que l'Empereur chasse pour de bon les mouches. On verra bientôt toute la Maison courir après la première mouche, du doyen au benjamin, à qui elle revient de droit. Ayant reçu la tapette, le benjamin frappera avec presque trop de force, quand les autres Serviteurs, au contraire, retenaient si bien leur coup que la mouche, de justesse, s'envolait (l'autre méthode serait de frapper très fort à côté de la mouche, mais Sa Majesté aurait un sursaut à chaque coup). Si la première mouche s'est posée sur la redingote de l'Empereur et n'en décolle pas, le benjamin de la Maison devra attendre qu'elle aille au moins sur le bois de la Chaise, et il pourra frapper, à quelques centimètres de Sa Majesté. La saison des mouches arrivant, la tapette resta

cette fois dans le placard. Il y eut jusqu'à plusieurs mouches pour bourdonner ensemble autour de la Chaise, pour se poser sur la redingote et même sur la main de Sa Majesté : apparemment Elle ne sentait rien, tant Sa langueur avait empiré. La saison du moisi vient après la saison des mouches. Les Serviteurs contemplent les grandes taches que fait alors l'humidité sur les murs. Mais, cette fois-là, on ne parut pas même voir l'expansion des moisissures, ornement naturel et saisonnier des Appartements Privés. Le service était de moins en moins exact. On ne faisait plus la barbe à Sa Majesté. On ne coupait plus Ses cheveux. Ses ongles poussaient. Rien de plus rigoureux que le service des Ongles avant que Sa Majesté eût commencé de languir. Qu'Elle laissât pendre Sa main sur le côté de la Chaise, même un instant, et quand Elle l'aurait ramenée sur Sa redingote, ou sur le bras de la Chaise, la main de l'Empereur aurait perdu un tout petit bout d'ongle, une infime rognure, un rien, qui sera balayé ce soir. On ne sortait plus du placard le grand rouleau de réglisse de l'Empereur, dont un seul morceau, chichement mesuré par la Maison, permettait que Sa Majesté machonnât longtemps (le soir on croit qu'Elle a fini Sa réglisse, le lendemain matin Elle recommence à mâcher !). Depuis la langueur de Sa Majesté, le doyen de la Maison avait la main au fond de la poche de sa livrée. Enfin il en tira une enveloppe, tellement jaunie qu'elle devait y être pour ainsi dire depuis toujours. L'enveloppe ouverte, le petit carré de papier circula, où la Maison pouvait lire :

DÉCRET EXTRAORDINAIRE

ARTICLE 1 : LA COUR EST PROCLAMÉE.

Signé : L'EMPEREUR

Un crayon fut mis entre les doigts de Sa Majesté et, le doyen guidant Sa main de haut en bas et de gauche à droite, Elle fut en mesure d'apposer, pour signature, une croix :

X

II

Avait-il jamais fait si froid ? Bien des Messieurs, arrivant à la Cour, se seraient gelés jusqu'aux os s'il n'avait fallu tambouriner contre le grand portail qui ne s'ouvre pas. C'est quand ils s'arrêtent, essoufflés, désespérant d'entrer à la Cour, qu'ils avisent la petite porte découpée dans la partie inférieure du grand portail. Evidemment le loquet est gelé ! Après s'être meurtri les poings contre le bois du grand portail, il va falloir se casser les ongles sur le loquet de la petite porte. Enfin, ayant pu lever le loquet, on entre à la Cour. Vite, on referme la porte derrière soi, souvent d'un bon coup de pied, parce que ces Messieurs ont une valise dans chaque main. Le Monsieur nouveau hésite à s'avancer dans la Cour d'Honneur, immense, nue, balayée par le vent. Il en resterait peut-être là s'il n'entendait tout à coup un bruit sec, répété, monotone, on dirait des coups de marteau, ou une porte qui bat, là-bas sous le préau peut-être ? Le Monsieur s'ébranle. Bientôt, guidé par le bruit, il marche sous le préau. Le voici à la porte. Faut-il frapper ? non, puisque la porte bat. Mais elle ne bat plus, parce que le

Monsieur est sur le seuil, et même il maintient la porte presque grande ouverte tellement il fait noir à l'intérieur. Le silence succède au bruit (le Monsieur n'est pas trop rassuré d'avoir créé ce silence), et un peu de lumière aux ténèbres. Le Monsieur commence à voir deux rangées de lits séparés par une allée centrale. Au-dessus de chaque lit, un monticule d'édredons, couvertures, couettes : tout ce qu'il faut pour passer la saison du froid. On a bouché les fenêtres avec des cartons, dont les interstices laissent filtrer un peu de jour et, sans doute à cause des carreaux cassés, des courants d'air. Est-ce qu'il y a quelqu'un ? On dirait qu'il n'y a personne. Si ce sont les appartements de la Cour, songe le Monsieur nouveau, les appartements de la Cour sont vides. Pour un peu le Monsieur nouveau aurait l'impression qu'il est à lui seul toute la Cour, et il a presque envie de partir. Il reste. Il décide de s'enfoncer un peu dans les appartements de la Cour, qui, tout de même, malgré les apparences, ne sauraient être tout à fait vides. Il fait un pas dans l'allée du milieu, et la porte recommence à claquer, avec ce bruit déjà presque familier, qui rassure les Messieurs nouveaux.

Longtemps le Monsieur nouveau marchera sans rencontrer âme qui vive : rien que ces deux interminables rangées de lits, tous énormément bombés. S'il regarde bien, il finira par découvrir, presque enfouie entre deux lits, une chaise, et il saura bientôt qu'il y a, dans les appartements de la Cour, autant de chaises que de lits. Mais toutes les chaises ne sont pas vides. Ici ou là, le Monsieur nouveau devine la tête d'un Monsieur. Et s'il faisait signe à la tête ? C'est inutile. Il s'est déjà arrêté plusieurs fois devant l'une ou l'autre tête, entre deux lits, sans que la tête ait paru le voir. Ces Messieurs des chaises ont l'air très absorbé, et pourtant on dirait qu'ils ne font rien. Le Monsieur nouveau sent un

début de fatigue à force de marcher dans l'interminable allée centrale, portant ses deux valises, après le long chemin qui l'a mené à la Cour. L'idée lui vient que ce n'est pas une chaise qu'il lui faut. Libre à ces Messieurs des chaises si l'occupation de la chaise leur suffit. Lui, le Monsieur nouveau, il veut un lit. Parfaitement, un lit, un lit pour le Monsieur nouveau, et pourquoi pas ? Quoi de meilleur qu'un lit pour passer la saison du froid à la Cour ? Surtout l'un de ces lits si formidablement équipés — édredons, couvertures, couettes — comme on en voit partout dans la pénombre des appartements de la Cour. Le Monsieur nouveau n'y tient plus. Il court vers le lit le plus proche, soulève l'édifice des couettes, couvertures, édredons, a déjà enjambé son lit, car, oui, il a trouvé son lit à la Cour ! Hélas, son lit est occupé. Un Monsieur ancien dort dans le lit du Monsieur nouveau. Que faire ? On ne va pas déloger un occupant qui, il faut l'avouer, a pour lui le bénéfice d'une installation antérieure. On le laisse à son lit. D'ailleurs, ce ne sont pas les lits qui manquent, à la Cour, et ne sont-ils pas tous pareils ? Un lit vaut un lit. D'un bond, le Monsieur nouveau se jette au lit suivant. D'un bond il s'en retire : le lit suivant est occupé, par un autre Monsieur ancien. Le calvaire du Monsieur nouveau commence. Il n'a pas fini de visiter des dizaines et des dizaines de lits dont chacun contient un Monsieur, mais si enfoui qu'il faut presque une inspection pour le découvrir. Comme le Monsieur hiverne bien ! Tellement bien que, bientôt, sa déception des lits occupés, le Monsieur nouveau l'aura presque oubliée dans la contemplation d'un occupant. Car toujours ces Messieurs nouveaux finissent par tomber en arrêt devant un Monsieur ancien, et sans même s'en rendre compte ils s'assoient à son chevet, sur la chaise, pour le regarder mieux. Ces examens ne vont pas sans inconvénients pour le Monsieur du lit,

surtout quand le Monsieur de la chaise, pour une bonne étude, va jusqu'à lui ôter tous ses voiles, y compris son drap. Non que le Monsieur dévoilé proteste, ni même qu'il cherche à se regarnir, car ces Messieurs anciens sont enfoncés si loin dans leur repos (un repos qui ne se voit qu'à la Cour) qu'aucun visiteur, même le plus zélé, ou le plus malhabile, n'aurait moyen de les en tirer tout à fait. Si la visite est une épreuve pour le Monsieur du lit, surtout la visite poussée, impliquant l'installation sur la chaise, c'est plutôt qu'au premier signe de faiblesse, l'intérêt qu'on porte au Monsieur pourrait se changer en une brutale convoitise de son lit, le Monsieur de la chaise s'étant rappelé qu'il veut un lit, qu'il veut un lit tout de suite. Sans doute le Monsieur nouveau ne se cherchait-il qu'un lit vide à ses débuts, mais la rencontre de tant de lits occupés l'aura convaincu, non seulement qu'il n'y a pas de lits vides à la Cour, mais, y en aurait-il quelques-uns, y en aurait-il un seul, que ce lit inoccupé depuis toujours, ce lit neuf, ce lit vierge, ne vaudrait rien pour un bon repos, bon repos dont témoigne le lit occupé, en cela si désirable. Le désir d'un lit occupé soumet le Monsieur de la chaise à de grandes tentations. Il est prêt à rester au chevet du Monsieur du lit jusqu'à tant qu'il ait obtenu, mais oui, son consentement à être remplacé (un seul battement des paupières pourrait signifier qu'on n'est plus en état d'occuper valablement le lit ; qui sait même si l'on ne souhaite pas, dès maintenant, d'être aidé à se lever, pour aller faire un tour dehors, sous le préau, même jusqu'à la petite porte du fond, découpée dans le grand portail ? S'il le faut, qu'on n'hésite pas à se faire porter ses deux valises : le Monsieur nouveau se voit déjà conduisant, soutenant et poussant le Monsieur ancien jusqu'à la petite porte de sortie de la Cour). A ses débuts le Monsieur nouveau n'était pas apte à un bon repos à la Cour,

L'Empereur, en vérité trois Empereurs en trois histoires, mais l'Empereur trois fois sous la même figure, à savoir : « Sa Majesté », toujours assignée sur la Chaise, très encline au sommeil, et languissante. C'est l'Empereur.

Sans jamais bouger de la Chaise, Sa Majesté ne tient jamais en place, parce que la Chaise — glissée, roulée, portée — est toujours en mouvement : Sa Majesté voyage. Elle va au Balcon, Elle monte sur le Pavois, Elle descend à Sa Chambre ; trois destinations, pour un seul terme, qui est par trois fois la mort de l'Empereur.

Mais que de difficultés pour en arriver là ! Que d'efforts, d'artifices, de préparatifs, de ruses, de rites, de machines, d'étapes, même de séances, pour la triple mise en scène de la lente mise à mort de l'Empereur, avec tantôt une poignée d'agents, ou d'acteurs : les Serviteurs de la Maison, tantôt des milliers : les Messieurs de la Cour, encadrés des Petits Commis, Premier Petit Commis en tête, et Grand Commis là-dessous... sans oublier le Petit Commis Pousseur.

Encore n'est-ce pas assez de mener Sa Majesté à Sa mort, et il faudra qu'ils soient beaucoup, ou un seul, à L'y rejoindre, tandis que d'autres seront appelés à s'abstenir : strictes divisions du travail et séparations des destins.

La troisième fois sera la bonne. Enfin Sa Majesté est dans Sa Chambre. Elle est finie la comédie tragique, ou la bouffonne épopée, de la mort de l'Empereur.



9 782867 440311

ISBN : 2-86744-031-9

F1 0034-85-1

70,00 FF